

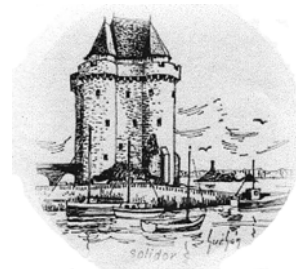
COMMUNICATION



N° 62 - Avril 2021

CAP HORN AU LONG COURS

<http://www.caphorniersfrancais.fr>



Le mot du Président

Ce vieux routier de Jean-Marie Le Chevanton, capitaine du 3-mâts *Alexandre* en 1885, a certainement fait rêver son filleul Pierre qui l'a gardé précieusement. Ce dernier termine ici un semblable "voyage du Chili".

Son épouse est très présente par ses lettres et participe de la richesse de ce récit que Georges, leur fils, nous a confié, n'enlevant que ce qui était trop intime.

C'est seule, encore, quand son époux sera mort en mer, qu'elle élèvera ses enfants que Pierre appelait avec une infinie tendresse sa "smala".

Yvonnick LE COAT



Témoignage : Une vie loin des siens, ses joies... ses drames à vivre seul. (3)

En mer, le 7 décembre 1912. J'ai reçu ta lettre du 6 novembre avec la photo du cher petit le jour du départ de Valparaiso, c'est-à-dire le 4 décembre. Je suis parti le 4 décembre à 6 h du soir de Valparaiso pour Iquique ou je pense arriver le 10. Je vais tâcher d'activer mon opération pour pouvoir partir avant Noël. Je ne tiens pas du tout à passer une fête quelconque à terre et recherche plutôt l'isolement. Je pense être en France la deuxième quinzaine de mars. Peut-être, suivant le port où j'irai, irai-je te chercher si c'est possible. Par la même occasion, je ferai un douloureux pèlerinage à la tombe de mon Jean et verrai toute la famille si c'est possible.

Je ne veux pas rester longtemps à la maison d'Albert [le plus jeune frère de Pierre Le Chevanton], on ne me parle plus. Il doit être parti naviguer comme matelot. Imbécile, va ! Les positions à l'État sont si belles aujourd'hui, et avec un peu de conduite, on arrive vite premier-maître. Ce n'est certainement pas la fortune, mais enfin on a une vieillesse assurée et tranquille. Tant pis pour lui s'il préfère le trimard, rouler sa bosse. Voilà son rêve, dans vingt ans il sera exactement au même point qu'aujourd'hui.

Peut-être demanderai-je à faire un quatrième voyage sur *Antonin*, quoique ... à vrai dire, aucun navire à voile n'ayant la prime désormais, il est surtout avantageux de commander des navires qui ont le tonnage le plus élevé. Il est vrai que sous le rapport confort et sécurité on est beaucoup mieux sur *Antonin* ou *Alexandre* par exemple.

Le commerce va bien maintenant et on gagne amplement sa vie. Si j'avais été économe, comme maintenant, avant notre mariage, je serais à la tête d'un joli capital. Je donnais à tort et à travers. Je vais acheter à Iquique deux bouteilles de salpêtre pour orner la salle à manger.

En mer, dimanche 8 décembre. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je vous avais constamment tous les deux devant les yeux. Je veux quand même réagir si c'est possible. Je deviendrais certainement maboul si cet état se prolongeait. Ce matin, j'ai pris une purge et ne suis monté sur le pont qu'à 9 h pour prendre une observation de soleil. Il fait presque calme et désormais je n'arriverai

Pour renforcer sa capacité d'action
adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS

Cotisation annuelle : individu 15 €,
couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette
tél : 01 69 07 72 26 <mailto:by.coat@gmail.com>



guère à Iquique avant mardi 10. Le petit mousse Morvan est indisposé, il a mal à la gorge et à la poitrine. Je ne pense pas que ce soit grand-chose. Je suis toujours content de lui ainsi que de Forestier.

En revanche, je ne peux souffrir le grand fainéant de Kerambrun. À l'arrivée il pourra chercher fortune ailleurs. L'autre jour, je lui ai annoncé le décès de sa tante. Tout ce qu'il a trouvé à me répondre, c'est la phrase suivante : « Oh merde alors ! ». Et une heure après il chantait et sifflait comme si de rien n'était. Triste individu. Je suis embêté car, comme il est de ma famille, je ne peux pas le punir. Aussi, à l'avenir, je m'abstiendrai d'avoir de pareils clients à mon bord.

En mer, lundi 9 décembre. Il est 5 h du soir, 10 h à Pleubian. J'avance lentement par beau temps, comme toujours d'ailleurs dans ces parages. Dans la nuit de demain j'arriverai, je pense, devant le port d'Iquique et je mettrai en panne pour attendre le jour. Durant ce séjour au port je vais tâcher de faire activer.



Iquique, 12 décembre. Depuis hier matin 4 h je suis à Iquique, et comme je le prévoyais, la vie active et fiévreuse a commencé dès mon arrivée. Aujourd'hui je dois débarquer 400 tonnes de charbon et dès demain je vais prendre du nitrate. Je partirai vers le 22 décembre si tout marche bien. Hier, j'ai dîné à bord du *Rancagua*, le bateau de ce pauvre Corfec, qui est actuellement commandé par Cadic [Pierre]. Les Cadic sont originaires de Bréhat, nous nous connaissons beaucoup. Le second est M. Le Guen [Guillaume] de Pleubian.

J'ai lu une lettre navrante de Madame Corfec demandant des détails à Le Guen sur la mort de son mari. Elle voulait connaître les dernières paroles de son mari et demandait si, durant sa maladie, il parlait de sa femme et de ses enfants, s'il avait conscience de son état, s'il n'a rien dit de particulier pour elle et surtout s'il est mort en chrétien et croyant. On devine dans sa lettre que ce point est pour elle capital.

Le Guen a conduit le navire à destination malgré la mauvaise volonté de l'équipage qui voulait revenir en

arrière et relâcher. Il a réussi à prendre le dessus et imposer sa volonté et est arrivé à Iquique après une traversée longue de 118 jours je crois. En arrivant, il n'a pas su tirer profit des avantages acquis par lui et, sa timidité aidant, il n'a même pas écrit aux Armateurs pour leur rendre compte de tous ces événements et, pour ce fait, aura beaucoup perdu vis-à-vis des Patrons.

Iquique, vendredi 13 décembre. Dès le saut du lit, 5 h du matin, je viens m'entretenir avec toi. Il faut que je profite du matin où tout est calme et silencieux. Dans deux heures, lorsque le travail va commencer, ce sera encore jusqu'au soir une effroyable cacophonie. Tu ne peux te faire une idée du bruit qui règne à bord lorsque tous les treuils sont en marche, et surtout du bruit que mènent tous ces sauvages de chiliens.

Aujourd'hui je dois avoir cinquante ouvriers environ, plus vingt-cinq hommes de mon équipage. Cela me fait une équipe de soixante-quinze hommes. Aussi les tracas ne manquent pas. Hier cela n'a pas marché comme j'au-

rais voulu, et tous les chalands commandés n'ayant pas été remplis, j'ai dû payer une indemnité de 60 francs. Pourvu que cela n'arrive pas aujourd'hui. C'est un peu forcé, cela, avec des moules d'officiers comme ceux que j'ai à mon bord. Aussi je suis bien pressé de rentrer en Europe et de les fichier à terre, moins mon second toutefois qui, sans être un homme extraordinaire, fait néanmoins à peu près mon affaire.

Iquique, samedi 14 décembre. Comme le courrier d'Europe part cet après-midi je ne veux pas attendre plus longtemps pour t'écrire. J'ai commencé à embar-

quer le nitrate, aussi le travail ne va pas me manquer. J'ai passé presque toute la matinée dans la cale. Je veux partir si possible aussitôt, sinon avant le *Rhône*. Aussi je ne néglige rien. *Rancagua* partira aussi vers la même époque. Nous allons tous lutter pour la traversée de retour, cela ne me fait pas peur et je défie le *Rhône* de me gagner de plusieurs jours. Je crois que Bernard va avoir une longue traversée sur son *Montmorency*. Il a, je crois, 98 jours aujourd'hui, et n'est pas encore en vue ce matin.

Aujourd'hui je vais passer l'expertise de deux navires français, et vais par le fait gagner soixante-quinze francs. C'est de quoi acheter un complet à l'arrivée. Tu ne peux pas te faire une idée de la façon dont on esquinte les effets dans ce pays.

Iquique, le 17 décembre. Hier, j'ai eu comme hôte Bernard, arrivé à midi avec son *Montmorency* après 102 jours de mer et Layec [Joseph, de l'Île-aux-Moines], capitaine du *Rhône*. Ils ont dîné et soupé chez moi. Nous sommes actuellement huit navires français sur rade, quatre Bordes, quatre Nantais. On attend encore *Notre-*

Dame d'Arvor qui doit arriver incessamment. Presque tous les navires qui sont sur rade d'Iquique sont affrétés par la Maison Bordes. C'est te dire combien de millions d'affaires brassent ces commerçants.

Dimanche dernier j'ai invité à dîner un jeune homme de Ploëzal nommé Sicot, capitaine au long cours, qui était en même temps que moi à l'École à Paimpol. C'est un charmant garçon. Il est second sur le 3-mâts *Biarritz* et va, je pense, prendre un commandement au retour.



Le dîner à bord du *Rancagua*. Photo C^{ne} Yves-Marie Bernard.

Je te quitte, il faut que j'aille au marché. Bernard arrive me prendre. Hier matin je n'ai pu me résigner à faire mon marché, tellement tout était cher : 18 piastres la douzaine de choux et tout le reste à l'avenant, les pommes de terre 40 piastres le sac, et je suis obligé d'en prendre un tous les quatre jours.

Depuis quelques jours je suis satisfait de Kerambrun, il me semble travailler avec un peu plus de courage. Mon équipage se conduit bien et je n'ai pas d'ennuis.

Iquique, 18 décembre. Depuis trois jours, mon chargement de nitrate est contrarié par les raz de marée, ce qui va me retarder et m'empêcher de partir avant Noël. J'ai été souffrant quelques jours de douleurs dans le cou. Le docteur m'a dit que cela venait de ce que j'avais la mauvaise habitude de porter des cols en caoutchouc, surtout dans ces pays où l'on sue beaucoup.

Iquique, 24 décembre. Hier j'ai été fort ennuyé par deux second-mâtres qui faisaient à bord un chambard de tous les diables et étaient ivres comme trente-six Polonais. J'ai dû sévir et envoyer l'un d'entre eux en prison pour quatre jours. J'espère qu'à son retour il sera plus calme, car la prison n'est guère très gaie dans ce pays-ci, on y turbine ferme et on est très mal nourri. Je suis vraiment malheureux lorsqu'il faut que je punisse ; mais il est des cas où l'on ne peut faire autrement.

Iquique, 26 décembre. Hier matin j'ai dû interrompre ma lettre. Messieurs Layec et Bernard sont venus me chercher pour aller rendre visite à M. Baillieux qui rentrait au port avec son navire *Asie*. J'ai donc fait connaissance de ce capitaine que je ne connaissais pas. Ensuite nous sommes allés au marché et avons, à l'occasion de Noël, acheté des vivres complémentaires pour l'équi-

page. Ensuite, rentré à bord, je me suis changé et suis parti à la messe, puis me suis rendu sur le *Montmorency* où il y avait un grand dîner. Bernard y avait invité le Consul et sa dame, un industriel français et deux autres dames et tous les capitaines français de la rade qui sont au nombre de neuf, y compris les capitaines de l'*Asie* et de *Notre-Dame d'Arvor* arrivés hier matin. Nous avons passé une après-midi très agréable et cette compagnie aimable et spirituelle m'a un instant détourné de ma tristesse habituelle. Le soir, nous avons accompagné le Consul à terre et avons sablé le champagne.

Iquique, 29 décembre. J'arrive à l'instant du marché, en compagnie de Bernard. Hier *Rhône* a appareillé. Tu dois commencer à te demander comment il se fait que moi, si expéditif dans les ports, je tarde tant cette fois. Rassure-toi, il n'y a nullement de ma faute, et seul un concours de circonstances fâcheux m'a empêché de partir plus tôt. Je pense pour ma part terminer mardi et partir le 1^{er} janvier.

Depuis quelques jours il s'est passé bien des événements sur rade. D'abord Cadic, capitaine du *Rancagua*, est tombé malade et est en ce moment à l'hôpital. Ce navire a terminé son chargement hier et est prêt à partir. C'est M. Mathieu, mon second, qui va prendre le commandement. Je vais prendre comme second M. Dugué, 1^{er} lieutenant du *Montmorency*, ex-lieutenant au voyage dernier ici, et je vais donner pour 1^{er} lieutenant sur *Montmorency* mon 2^e lieutenant, M. Le Corre.

Comme tu le vois, cela entraîne un micmac à n'en plus finir. Avec cela il me manque trois hommes, et je ne sais où en recruter pour partir. Il est même probable que je devrai partir comme cela. Cadic a l'air bien affecté. Pauvre garçon ! Il n'aura commandé que durant un mois et demi deux mois. Je crois que Le Guen a cherché à le contrarier dans le début de son commandement. Avec cela, il y a sur ce bateau un équipage de révolutionnaires. Tout cela a contribué à rendre malade ce jeune capitaine.



Le dîner à bord du *Montmorency*. Photo C^{ne} Yves-Marie Bernard.

Iquique, 31 décembre. Quel turbin aujourd'hui ! J'en ai mal à la tête. Depuis ce matin je me démène comme un diable dans un bénitier. Enfin, j'ai réussi à terminer mes affaires et demain matin nous ferons route vers la France.

Comme je te l'ai déjà dit, mon second a pris le commandement du *Rancagua*, et le second de ce navire, M. Le Guen, devait embarquer sur *Antonin* comme second.

Au dernier moment ce brave jeune homme est tombé malade, atteint, dit-on, de fièvre typhoïde, et j'ai dû prendre comme second Lévêque (Alexandre), second de l'Asie et Dugué, 1^{er} lieutenant du *Montmorency*, est embarqué comme second sur le *Rancagua*. Pour le remplacer sur le *Montmorency*, j'ai dû donner mon 2^e lieutenant, Le Corre.

Alors ! Vois quelle salade ! C'est moi qui suis le plus lésé dans cette histoire et, d'un mot à l'autre, je me suis brouillé ce matin avec Bernard et Baillieux. J'ai eu l'occasion de voir qu'une sourde jalousie les animait contre moi. Les pauvres ! Qu'ils ne s'imaginent pourtant pas que, pour ne pas trop les devancer, je vais mettre en panne au retour. Ils se tromperaient grossièrement et je crois fort que "le petit Chevanton", comme ils me nomment, leur fera voir le tour une fois de plus. Malgré tout, comme je suis très sensible, toutes ces petites saletés me font plutôt du mal, et jusqu'à ce jour je n'avais rencontré dans mes collègues que de bons camarades.

Tu as le bonjour de Casimir.

Iquique, 1^{er} janvier 1913. Je suis descendu à terre à 7 h. Lorsque j'aurai terminé ma correspondance officielle, je partirai, vers 10 h.

En mer, 18 janvier. Depuis mon départ d'Iquique, il y a 17 jours, je n'ai pas correspondu. Il est vrai que le temps m'a un peu manqué car, dès la sortie du port, j'ai pour quelques jours avant d'avoir mis toutes mes affaires à jour. Ma traversée, une fois de plus, débute mal et je suis constamment contrarié par des vents contraires et le calme et ne sais plus à quel saint me vouer.

En mer, 25 février. Cette fois, le voyage sera plus long et je compte désormais sur trois mois de mer au moins. Je n'ai pas eu de mauvais temps jusqu'à présent et j'ai plutôt été contrarié par les calmes et vents debout. La coque de mon navire est très sale, aussi l'*Antonin* n'avance que très doucement. Ce n'est pas étonnant, étant resté deux mois dans le bassin à Dunkerque après avoir passé en cale sèche, et quarante-cinq jours que j'ai passés dans les eaux chaudes du Chili où la carène s'abîme très vite. Bref, le bateau ne bouge plus et deux navires me sont déjà passés devant, ce qui ne m'était encore jamais arrivé depuis que je commande.

Mon nouveau second, M. Lévêque, me convient beaucoup, je le préfère à M. Mathieu. Mon lieutenant, Lissillour, toujours incapable, me rend tout de même de meilleurs services qu'à l'aller. Malgré cette amélioration je n'en veux à aucun prix au prochain voyage car vraiment je ne veux pas être obligé d'être toujours sur le qui-vive comme maintenant. Il ne se passe guère de nuit sans que je ne monte trois ou quatre fois sur la dunette. Aussi suis-je fatigué et peut-être vais-je prendre quelques mois de repos si je me sens aussi fatigué à mon arrivée.

Dans quelques jours, je vais passer l'Équateur et je vais certainement voir des navires à vapeur qui donneront de nos nouvelles. En passant les îles Malouines, j'ai signalé au cap Pembroque, mais je doute fort que les indigènes de ce pays aient fait parvenir des nouvelles en

Europe. Peut-être arriverai-je pour Pâques qui est, je crois, le 9 avril. Mais ce sera juste.

En mer, 7 mars. Mon navire a été comme moi et s'est montré paresseux pour la marche. Ce n'est que depuis le 5 mars que j'ai doublé l'Équateur avec soixante-trois jours de mer alors que la moyenne est de cinquante à cinquante-cinq jours. Je suis donc en retard d'une dizaine de jours sur la traversée normale. Aussi désormais j'aurai au moins quatre-vingt-dix jours de mer, sinon plus.

J'ai rencontré, il y a quelques jours, un grand paquebot espagnol, allant de Buenos-Aires à Montevideo. Je l'ai prié de donner de nos nouvelles. Il a passé à nous toucher et avait à son bord 700 à 800 passagers qui, tous, agitaient leurs mouchoirs ou leurs chapeaux en poussant des hurrahs frénétiques.

Après les échanges de salut, mon *Antonin* tout couvert de toile a majestueusement, mais combien doucement, continué sa route vers le Nord, cependant que le superbe paquebot, qui a pour nom *Cadix*, continuait sa route vers le Sud tout en crachant des jets de noire fumée et disparaissait bientôt à l'horizon tout en nous envoyant à travers l'espace, grâce à la sirène, un dernier et fraternel salut.

Cela me rend toujours morose, lorsque je rencontre un navire à vapeur, surtout s'il fait calme et que je ne peux faire de route. Quelle différence entre l'existence des commandants et officiers de cette Marine et nous. Ces hommes vivent au moins sur leur ville flottante et ne mènent pas comme nous une existence de parias. Ils savent, à quelques heures près, leur arrivée au port. En outre, en mer, ils vivent en société, ont des distractions et ne s'aperçoivent pas, somme toute, de l'ingratitude du métier de marin. Je ne saurais trop conseiller aux jeunes capitaines et aux jeunes gens qui débutent d'entrer dans la Marine à vapeur.



L'*Antonin*³ est rentré à Dunkerque. Coll. Bordes.